



CONEY ISLAND.

STELLE

A ANDRÉE GERMANE
In Memoriam.

Depuis un mois qu'elle est froide sous l'humble croix.
Tous ses instants ne sont que des instants très froids
La chair qu'elle a quittée est inerte, et nul rêve
N'habite plus son front ;

La nuit creuse ses yeux morts qui se videront
Et pour qui jamais plus nul soleil ne se lève ..

Tout est fini... Tout s'est fermé... Tout s'est éteint...
C'est l'effrayante nuit que ne suit nul matin...
C'est le silence dont nul chant ne rompt la porte...

C'est, pour elle, la fin
De tout... Tout est néant sous son suaire fin :
Et l'univers est mort pour cette jeune morte.

Chère, vous m'étiez sœur, et je vous fus ami :
Et nous nous chérissions très purement parmi
Nos rêves fraternels et nos strophes pareilles.

Et, lorsque nous chantions
Ensemble la beauté des fleurs et des rayons,
Nos deux voix emperlaient de rimes nos oreilles...

Vous ne chanterez plus pour moi votre âme en fleur ;
Et vous n'entendez point le cantique en douleur

Qui tombe de mon cœur jusqu'à la terre sourde...
Vous êtes en hiver
Eternel : et je reste, au fond du printemps vert,
Plus désolé qu'au fond de votre tombe lourde...

Qu'est devenu le temps où j'étais en Alger !...
Qu'est devenu le jour où je vous ai connus !...
Blanche amie, âme blanche, hélas ! qu'est devenu
L'heure ancienne où je vins à vous en étranger ?
Qu'est devenu l'instant où, troublante ingénue,
Vous contemplant, je crus qu'il venait de neiger ?...

Qu'est devenu votre sourire ?...
Sur votre bouche qui chantait
S'éternise un rictus : mais le silence est pire
Quand c'est une âme de poète qui se tait...

Que devinrent vos espérances,
Frêle enfant qui pleuriez déjà,
Femme au cœur virginal dont l'amour naufragea,
Oiseau-Lyre sublime à force de souffrance ?...

Que sont devenus nos espoirs ?...
Là-bas, dans la France africaine,
Des poètes, de qui vous étiez souveraine,
Chantaient féalement vos vers dans les beaux soirs...

Que devint tout cela ? Qu'êtes-vous devenue ?
Que devient la moisson qu'annonçaient vos vingt ans ?
Pourquoi mourir avant d'avoir chanté longtemps ?
Pourquoi quitter ceux qui chantaient votre venue ?...

Aviez-vous deviné que la gloire est un feu
Qui dans les cœurs allume un enfer dès la terre ?...
Pressentiez-vous, quand vous choisissiez de vous taire,
Que la gloire immuable est au trône de Dieu ?...

Devant le souvenir de beauté qui nous resto
De vous, j'en sais qui sont fervemment prosternés :
Préfériez-vous chanter, parmi le Chœur Céleste,
Des hymnes qui feraient les Anges étonnés ?...

Si vous chantez ailleurs, vous voici trop muette
Pour l'ami qui vous admirait...
Plainte de rossignole ou chanson d'alouette,
Votre voix s'est éteinte en la nuit du regret...

Mais il brille un rayon dans notre douleur noire :
Si vous laissez un souvenir qui fait pleurer,
Vous laissez un encens au Temple de Mémoire :
Car, poète, c'est peu mourir que d'expirer...

Monte-Carlo, 6 juin 1897.

JULES MERV.

RELATIF

La maman. — Es-tu mieux,
ma chérie ?

Julie (6 ans). — Je ne
sais pas trop, maman. Reste-
t-il encore des confitures ?

La maman. — Non, ma
pauvre chérie !

Julie (avec un soupir). —
Je pense que j'aurai la force
de me lever, à présent.

TEMPS CHANGÉS

Madame (aigrement). —
Oui. Je ne t'ai épousé que
parce que j'avais pitié de
toi et parce que personne
ne faisait attention que tu
existais.

Monsieur (avec un sou-
pir). — Eh bien, ma chère,
maintenant, c'est tout le
monde qui a pitié de moi.

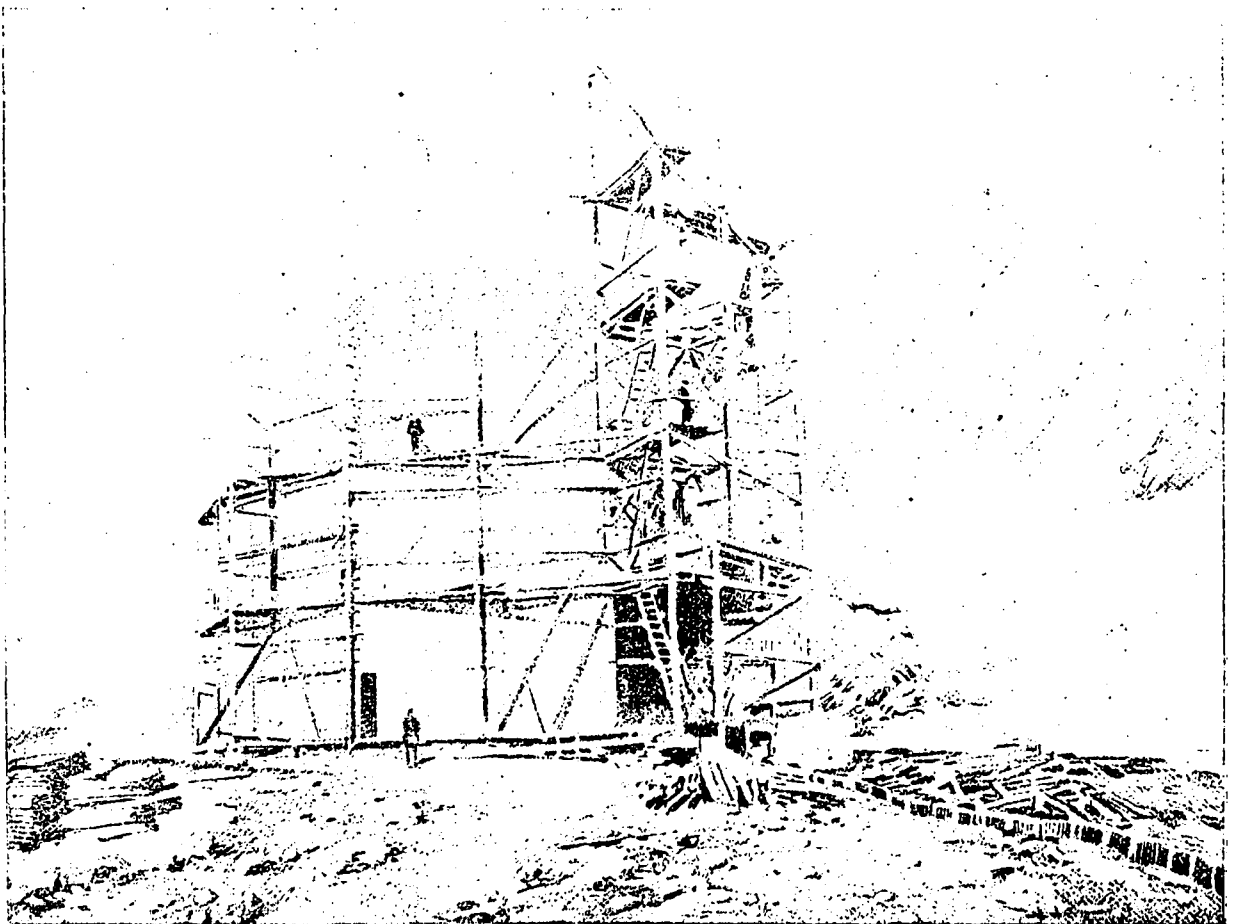
FACILE A TROUVER

Elle. — Que je voudrais
donc avoir un bicycle !

Lui. — Il faut en acheter
un.

Elle. — Oui, mais c'est
que je ne sais pas du tout
quel est le meilleur.

Lui. — Tu devrais regar-
der les journaux, n'importe
lequel va te le dire.



LE BALLON L'ADLER PRÊT A PARTIR.